

# Avec Vue Sur Le Sud...

Sebastien Rutes

*« Mon amour, souvent, assis sur mon lit, je regarde Claude Borgo qui regarde vers le sud, à travers les barreaux de la fenêtre.*

*Nous partageons la même cellule depuis cinq mois maintenant, et pourtant tant de mélancolie continue à me surprendre sur un visage aussi rude, lorsque se porte vers le sud le regard nostalgique de cet homme à l'immense carrure, silencieux et immobile face au mur souillé. Comme si au-delà de l'enceinte, par-dessus les platanes qui fleurissent au printemps le long du boulevard Saint Jacques, plus loin que les toits irréguliers du Treizième Arrondissement, il pouvait contempler les falaises blanches de son île, et les silhouettes anciennes des maisons de son village, du côté de Calvi. Tant d'envie dans son regard... Nous en avons parlé parfois, mais il n'est pas bien loquace, et les souvenirs le tourmentent...*

En entendant le verdict, la jeune femme ne semble pas avoir de réaction, mais sa main droite se serre imperceptiblement, autour de celle de son fils, qui se tient à ses côtés sans comprendre :

« ...vous condamne à vingt cinq ans de réclusion, dont deux ans avec sursis, peine qui sera purgée à la prison de la Santé, à Paris... »

Claude Borgo, entre les deux gendarmes plus petits que lui, ne quitte pas sa femme des yeux. Son visage paisible est brûlé par le soleil de la Méditerranée. Il ne s'émeut plus depuis bien longtemps. Depuis ses premiers faits d'armes, lors de l'invraisemblable nuit bleue organisée sur tout le territoire français par le FLNC, en 1987. Ou peut-être plus longtemps encore, depuis cette journée d'Insula Morta si intense dans son souvenir, quand son père, blessé dans la Prise d'Aléria, lui expliqua pour la première fois la cause indépendantiste.

Borgo n'a pas peur de la prison. De longues années de maquis, cagoulé, traqué, caché, et tant de plasticages commis sur tout l'hexagone pour le compte du FLNC puis du FLNC Canal Historique l'ont habitué à vivre avec sa présence menaçante, qui n'est rien face à celle de la mort. D'ailleurs, la prison, il connaît déjà. Mais, à Paris...

Dans les yeux tremblants de sa femme, il lit toute la peur qui est aussi la sienne. L'exil, la distance, l'oubli. La solitude. Elle n'a pas d'argent pour lui

rendre visite. À peine si elle a pu assister au procès, grâce à l'aide des camarades. Il y a déjà six ans qu'il ne l'a plus vue, sans se résigner. Depuis ce soir de 1996 quand...

Les deux motos noires paraîtraient des spectres de bien mauvais augure, sans le rugissement hargneux des moteurs qui se perd dans étroites rues du vieil Ajaccio, annonçant aux habitants endormis, tel un veilleur funeste, une nouvelle nuit de violence. Sur la place déserte de la mairie, les M16 brandies par les obscurs passagers crépitent. Tandis que les moteurs grognent d'impatience, ils mitraillent la façade de l'hôtel de ville, dans un fracas de détonations et de verre brisé. Un deuxième passage – nouveau feu nourri – puis un troisième : deux grenades incendiaires illuminent de flammes la façade criblée. Au même instant, une sirène retentit, tandis que la lame de lumière bleue d'un gyrophare tranche la fumée noire du brasier. Les deux motos démarrent en rugissant, mais la course poursuite ne durera que quelques instants. La première moto s'écrase et s'enflamme contre le mur d'une boulangerie, dès le premier virage. Le conducteur de l'autre véhicule reçoit une balle en pleine tête, qu'à tirée l'Inspecteur. Claude Borgo, le passager, blessé à l'épaule, est arrêté...

*C'est étrange, je ne sais pas pourquoi je te parle de Borgo, alors qu'il s'agit sans doute là de la dernière lettre que je t'écrirai depuis le sol français. Hier, mon appel a été rejeté. Cette nuit, peut-être demain, ils me renverront là-bas. Dans ce pays que je ne connais presque pas. Alors, parfois, moi aussi je me prends à regarder vers le sud, par la fenêtre de la cellule. Comme si, au-delà du mur d'enceinte, au-delà des platanes et des toits, au-delà même de l'île de Borgo, je pouvais voir les rivages de l'Algérie, et ce village désolé où est né mon père, et qu'ils disent être le mien. Je ne sais pas si je t'ai déjà parlé de mon père. Il aurait voulu pour moi un autre destin, le pauvre. C'est pour cela qu'il avait quitté son village près d'El-Djelfa pour balayer les rues de Marseille et de Paris, en laissant derrière lui sa mère, et ses sœurs, et ses frères. Je crois qu'ils sont tous morts, maintenant : le GIA est arrivé un soir de 1994. Vingt ou trente hommes. Mon père, qui avait voulu que nous coupions tous les liens avec son pays, pour que « je grandisse dans le pays des droits de l'homme », comme il disait, ne me donnait pas beaucoup de nouvelles. Surtout de ce soir-là.*

*Ils sont arrivés en hurlant comme des démons barbus, ou du moins c'est ainsi que je les imagine. Ils ont égorgé les femmes, les enfants, les hommes, puis ont mitraillé les cadavres jusqu'à ne laisser qu'un amas de viande indistincte et fumante, sur la place du village. Les survivants ont décrit les cris des petites filles lorsque le couteau pénétrait dans la chair tendre de leur cou. Et c'est là-bas qu'on va me renvoyer. Dans « mon pays », comme ils disent. Un pays que j'ai quitté à l'âge de cinq ans. Je pense souvent à mon pauvre père, et à ses sacrifices dérisoires pour que nous nous intégrions dans une société qui ne*

*voulait pas de nous. Je crois qu'il ne s'en est jamais rendu compte. Tant mieux. Mais maintenant, s'il savait qu'on me renvoie là-bas. Tout ça à cause de...*

Assis sur un moellon graisseux, l'Inspecteur observe le sol irrégulier de la grande cour, où les réverbères se reflètent dans les flaques d'huile noire, irisées de mille morceaux de ferraille rouillée. La nuit obscure est propice à une planque, mais il fait un froid tranchant dans la grande cour de ce garage de Vitry, où sont entassées des épaves de voitures. Vigoureusement, l'Inspecteur frotte ses deux grandes mains calleuses, et remonte le col de son pardessus quand un bruit métallique le fait sursauter. Une clef dans une serrure. Une clef dans le grand cadenas qui ferme, la nuit, le portail grillagé de la cour. L'inspecteur le savait. Il a toujours soupçonné qu'il s'agissait d'un des mécaniciens du garage. Seul un employé connaissant les véhicules par avance pouvait ne pas se tromper et repartir avec une voiture en état de marche. Invariablement la meilleure du garage. Mais une question le turlupinait : quels maigres bénéfices pouvait bien tirer le voleur de ces vieilles bagnoles rouillées ? Il ne s'en servait pas pour des casses, car aucune n'avait jamais été retrouvée. Non, il les revendait, c'était évident. Mais pourquoi prendre des risques tels pour un si petit bénéfice ?

Lorsque, jaillissant de sa cachette suivi de quatre autres policiers, et braquant sa torche électrique en même temps que son Beretta sur le visage apeuré de Saïd Bachour, il y lut la défaite et la misère, l'Inspecteur découvrit soudain la réponse à sa question.

*Comment aurais-je pu faire autrement, dans la situation où nous nous trouvions alors ?*

*Mais il est trop tard pour revenir sur les erreurs passées, maintenant. Il paraît qu'ils parlent de supprimer la double peine, mais pour moi, il sera trop tard. Je crains que mon regard ne devienne peu à peu semblable à celui de Borgo. Vide et froid. Hier, nous avons eu une longue conversation. La première, au moment où je vais partir. Il avait perçu mon angoisse. Au début, il se moquait de moi : j'allais faire le voyage qu'il désirait tant faire, j'allais rentrer chez moi, dans le sud. Je crois qu'il ne m'avait pas compris. Je lui ai parlé de toi, des enfants, de celui qui va naître sans connaître son père, d'un pays dont je ne sais pas la langue, et il est soudain devenu triste. Sa mélancolie a fait grandir ma peur. Il nous a paru étrange que l'un d'entre nous désire tant retourner chez lui, mais qu'il ne le puisse pas, tandis que l'autre se voit obligé d'y retourner, alors même qu'il ne le veut pas. C'est peut-être cela, notre destin, à nous, de ne jamais pouvoir faire ce que nous désirons. Et la loi de la République de nous en empêcher. Mais ce qui nous a semblé le plus drôle, c'est que, pour Borgo comme pour moi, c'est toujours d'un voyage vers le sud qu'il s'agit. Est-ce qu'il n'y a pas de criminel, au nord ?*

*Maintenant, je dois vous quitter. Je crois que je pourrai vous téléphoner de là-bas, s'ils ne t'ont pas suspendu la ligne en mon absence. Je ne sais pas de quoi vous allez vivre, toi et les enfants. Embrasse-les de la part de leur père. Je vous aime, mais j'ai peur de retourner là-bas, j'ai peur de ne plus vous avoir auprès de moi.*

*Saïd. »*

L'Inspecteur baissa la lettre, et son regard résigné alla du corps de Saïd Bachour, gisant sur le sol de sa cellule, un long morceau de verre enfoncé en travers de la gorge, à Claude Borgo qui l'observait en silence, assis menotté sur le lit, entre deux gendarmes.

« Je voulais lui épargner tout ce que j'ai vécu... Il ne méritait pas ça... L'oubli... La solitude... Putain de sud ! »

© Sebastien Rutes, 2003. Ce texte est protégé en vertu des textes nationaux français ainsi que des directives européennes et Traités internationaux sur la propriété intellectuelle. Il ne peut être reproduit sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite au préalable d'Horizons Noirs ou de l'auteur.  
Présenté sur internet par le site [Pagenoire.com](http://Pagenoire.com)